



Dimitri Verhulst

L'Entrée du Christ
à Bruxelles

ROMAN TRADUIT DU NÉERLANDAIS PAR DANIELLE LOSMAN

DENOËL
& D'AILLEURS

Extrait de la publication

L'Entrée du Christ à Bruxelles

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS DENOËL

La Merditude des choses, 2011

Dimitri Verhulst

L'Entrée du Christ à Bruxelles

(en l'année 2000 et quelques)

roman

*Traduit du néerlandais
par Danielle Losman*

DENOËL
& D'AILLEURS

Titre original :

De intrede van Christus in Brussel

Éditeur original :

Contact, Amsterdam

© Dimitri Verhulst, 2011

Et pour la traduction française :

© Éditions Denoël, 2013

Pour Chris, Gerard & Lieven

La la la la lalala la la la la
Lalala lalalala la la

Station 1

On prétend que ce n'est pas faire preuve de beaucoup de métier que de commencer une histoire par une description du temps qu'il fait, et je peux comprendre quelque part d'où cette opinion tire son origine. Pourtant, je ne vois en ce moment aucune autre possibilité — et croyez-moi, j'ai soupesé toutes les alternatives; je commencerai donc ce récit en annonçant qu'il ne pleuvait absolument pas ce matin du jour où il fut rendu public que le Christ allait incessamment venir à Bruxelles. Il faisait plutôt ce petit temps incertain sur lequel la Belgique détient un brevet et qui lui permet d'occuper une place parmi les plus grands consommateurs d'antidépresseurs. Celui qui s'est un jour retrouvé dans un avion survolant notre capitale connaît bien ces cumulus floconneux pareils à de la barbe à papa, qui se rassemblent en grappe dès que l'on pénètre notre espace aérien et s'assombrissent dès que la descente est entamée. Épais et sombre, cet amas flotte au-dessus de la piste d'atterrissage, et toute l'énergie

emmagasinée par les vacanciers qui reviennent au pays sera en grande partie annihilée à la vue de ce manteau de nuages. L'appareil se fraye en trépidant un passage à travers les brumes épaisses, une voix essoufflée annonce à la française que les ceintures doivent être attachées, une autre plus résolue répète la même chose avec un accent de Louvain difficile à déguiser. De la pluie constante pendant de nombreuses semaines est la seule perspective, et l'on est chaque fois surpris de constater combien bas l'on a dû descendre avant de pouvoir enfin voir le sol, et étudier en détail les pelouses où des grands bols bleus, des prétendues piscines, jamais utilisées, paradent aux côtés de trampolines, les rubans de maisons en bordure de route, les villas carrées de la classe moyenne entourées de haies soigneusement taillées, ces quartiers où des systèmes d'alarme veillent sur les vies de toute la famille. Mais : il ne pleut pas. Il ne fait ni chaud ni froid, ni gris ni bleu, mais en tout état de cause, ce n'est pas un des deux cents jours de pluie annuels dont les amateurs de statistiques nous rebattent les oreilles. Le vent vient d'où il vient d'habitude, du sud-ouest, pas très fort du tout mais suffisant pour qu'un cycliste paresseux s'inflige la morosité des transports publics.

Il faisait donc ce genre de petit temps, ce fameux matin, et il n'y avait guère eu grand mérite à le prédire. Il ne pleuvait pas du tout, je le répète à l'envi, pas la moindre goutte tombée par distraction. Et comme les habitants de ce royaume apprécient l'anonymat qu'offre

d'excellente façon le parapluie, il leur fallait à présent inventer un parapluie : un cocon, une clôture psychologique, un mur qui les séparerait l'un de l'autre, afin de ne pas avoir à entrer en contact avec autrui. La mode était aux trainings à capuchon de moine et les jeunes en faisaient avec reconnaissance usage pour y fourrer leur moi problématique, ou alors ils enfouaient au fond de leurs oreilles les écouteurs de leur mp3, s'isolant ainsi des horribles bruits du monde. Sur toutes les lignes tram-métro-bus, tant souterraines qu'aériennes, entre Gare-du-Nord et Foyer Schaerbeekois, entre Montgomery et Gare-de-l'Ouest, partout, les navetteurs envoyaient n'importe où des textos ; une forme de communication derrière laquelle on se cache pour éviter les conversations. Les têtes s'enfonçaient dans les journaux, les nez pointaient vers l'extérieur en laissant un halo sur la vitre. S'il n'y avait pas eu de temps en temps un landau d'où sortait un cri incontrôlé, ou un signal sonore pour rappeler aux voyageurs l'approche d'une halte, on aurait contemplé ce tableau muet avec une profonde et mortelle apathie.

Les partisans de la thèse comme quoi le hasard n'existe pas voyaient en cela la preuve que l'habitant le plus célèbre peut-être de cette ville, Pierre Breughel l'Ancien, surnommé Pierre le Drôle, s'était à juste titre taillé une place dans l'histoire des arts en peignant la tour la plus célèbre de la Bible. Car Bruxelles s'est à plusieurs reprises laissé comparer à la ziggurat de Babel, gênée comme

toujours par le bouillon de langues dans lequel elle mijote. Derrière les façades on prie, on rêve, on casse la vaisselle et l'on fait l'amour dans tous les dialectes imaginables des quatre coins du monde. Mais en train, en tram ou en bus, il s'agit d'idiomes dans lesquels on se tait. Et ce que peu de gens osent admettre: on est très heureux d'habiter un lieu où l'humanité est représentée dans toute sa diversité. Ça fournit à l'asocial-né l'excuse bon marché idéale pour se réfugier derrière la façade de sa langue maternelle.

Au centre-ville, inutile de quémander un sourire ou un bonjour, à moins bien sûr d'avoir affaire à une vendeuse qui veuille bien s'abaisser à manifester un peu de gentillesse pour se débarrasser de son stock d'été déjà démodé. La hâte et l'urgence, rarement bénéfiques, contrecarrent toute velléité de courtoisie: utiliser les mots «s'il vous plaît» fait perdre un temps précieux. Celui qui espère rentrer chez lui le visage intact a intérêt à ne jamais s'attendre à ce que quelqu'un lui tienne la porte.

Une fois rentrés dans leur foyer rougeoyant, ces individus se glissent derrière leur écran d'ordinateur, se servant de pseudonymes pour déverser leur venin sur toutes sortes de blogs. Ils crachent au visage de communautés entières, jonglent avec le langage ordurier, adressent leur grossièreté accompagnée au besoin de menaces à des gens dont l'opinion est le résultat du fait d'avoir réfléchi. Mais dans la réalité concrète, ce sont des petites têtes dépour-

vues de bulles, d'excellents interprètes de leur rôle de figurant dans la foule et son spectacle urbain.

Donc, il ne pleuvait pas, sauf si l'on en juge par la mine des gens. Éternellement délavée, fangeuse et disgracieuse.

La nouvelle de la venue du Christ — et, bien que rebelle à tout credo, je ne peux que la qualifier de joyeuse — fut reçue par la plupart d'entre nous, les Belges, les plus braves de tous les Gaulois, dans les cathédrales vitrées des quartiers des bureaux et des fonctionnaires, au moment où, commençant à en avoir marre de la énième patience, on *surfait* vers un site d'actualités, les sourcils froncés, mordillant le bout d'un crayon pour feindre la concentration et tromper le chef de section. Elle était là, glissée entre un reportage sur une tentative de battre le record du monde de mangeurs de hot-dogs et les frasques d'une chanteuse suivie de près. Le Christ allait venir à Bruxelles, ce 21 juillet, la source était fiable bien qu'inconnue, mais qu'Il allait venir était un fait établi, de plus amples informations allaient suivre plus tard.

La sérénité avec laquelle cet article fut à la fois diffusé et lu était aussi miraculeuse que son contenu. Bon, la société avait beau être sécularisée à qui mieux mieux, la foi en Dieu, de manière générale, primait encore et toujours sur la foi dans le journalisme. Ces chevaliers de la plume remplissaient leurs blocs-notes avec de moins en moins de scrupules, les éditoriaux étaient consacrés à des célébrités qui avaient plus de renom que d'opinion,

et à en juger au nombre de mots, l'intérêt pour un jeu télévisé dépassait celui pour, disons, la misère au Soudan. On faisait étalage du terme « sexy » que l'on utilisait tant pour des politiciens que pour des obligations. On plaçait en une par devoir moral un article sur le déclin de l'écologie, pour faire sans vergogne l'apologie, dans le supplément du week-end, des voyages bouffeurs de kérosène vers des paradis lointains en vogue. Lorsqu'on en avait fini avec le monde, le canard chargeait un bureau d'investigation de faire une statistique qui allait apprendre au lecteur que le Wallon passait plus de temps dans sa cuisine que le Flamand, ce qui insinuait qu'il s'agissait bien de deux tribus complètement différentes, possédant chacune son propre ADN et sa propre conception du monde. Et pire encore pour la réputation des sonneurs de cloches en papier : l'arbitraire avec lequel ils avalaient et propageaient n'importe quoi. Suffisait qu'un jeune cinéaste assoiffé d'attention envoie un communiqué de presse comme quoi sa dernière pellicule avait gagné l'Applaudimètre d'Or au fameux festival de Sarajevo, ni plus ni moins, et le lendemain l'article était repris par quatorze quotidiens s'autoproclamant indépendants et critiques. Donc, en effet, comment la nouvelle de la venue du Christ aurait-elle pu nous exciter ?

Je ne peux me rappeler une seule personne qui cet après-midi-là aurait bondi de sa chaise de bureau. Personne n'éclata de rire en apprenant ce qui pouvait tout

de même passer pour une blague de grand cru, aucune âme chrétienne ne fit le signe de croix, aucun cri de joie n'interrompt la plainte des imprimantes et des photocopieurs. Et même les fumeurs qui, fédérés par le ministère de la Santé sous le label d'ennemis publics, passaient leur temps de pause dans la rue, comme des épouvantails donnés en spectacle au bon peuple, n'ont pas fait bifurquer leur conversation vers ce sujet pourtant extraordinaire. Bien sûr, nous devions laisser le chef de section dans l'illusion que nous étions uniquement occupés par le traitement de factures, pas question de mettre notre salaire en péril. Et, en outre, peut-être doutions-nous un peu de ce que nous avions vu, nous redoutions un lapsus échappé, nous attendions qu'un plus courageux que nous prenne le risque de se rendre à jamais ridicule en disant : « Hé, vous avez aussi lu ça : Jésus-Christ... ? »

Chacun pour soi avait lu la nouvelle et la portait en silence.

Il pleuvait par contre lorsque nous avons pointé ce soir-là. Plus qu'il n'en faut, même. Mais personne n'a bronché. Les parapluies restèrent fermés, il n'y avait pas que les galopins à gambader de flaque en flaque. Les chauffeurs se rendirent compte, après être arrivés sans dommage de carrosserie au bout de la rue de la Loi, qu'ils avaient oublié de klaxonner comme des malades. Dans le tram, une femme s'écria soudain : « *Nous sommes des passeurs, nous avons besoin des mots des autres* », parce

qu'elle venait de lire ça dans son journal et l'avait trouvé si beau qu'elle avait éprouvé le besoin de dire à haute voix toute la phrase. Un petit quelque chose en elle voulut s'excuser pour ce geste impulsif, par habitude, mais il était trop tard, elle avait secoué par ses mots la léthargie des navetteurs, et elle en avait joui.

Moi-même, j'ai acheté aux jardins du Luxembourg des fleurs pour ma femme, des fleurs blanches, une chose que je n'avais plus faite depuis des lunes, une passade, disons, et c'est surtout moi qui en ai déduit que je voulais encore faire quelque chose de ce mariage quasi assoupi.

Station 2

La Belgique est une destination favorite de la Sainte Famille, toujours été, suffit d'éplucher les archives de la curie romaine pour ne plus pouvoir se soustraire à cette conclusion. Absolument mémorable fut la sombre année 1933, lorsque la Sainte Vierge Marie est apparue si souvent sur le sol belge qu'un silence singulier a dû régner aux Cieux. Une petite quarantaine de jours avant le début de cette année civile, le 19 novembre 1932, elle se promenait au-dessus du viaduc de chemin de fer de Beauraing, rayonnante, comme si elle avait bu un petit verre d'Élixir d'Anvers de trop, souriant de façon plutôt effrayante à cinq enfants de condition modeste. Jusqu'au 3 janvier 1933 compris, elle allait au total se présenter encore plus de trente fois à ces enfants, debout sous les branches d'une haie d'aubépines. «Je suis la Reine des Cieux», pérorait le corps dans son faisceau lumineux. «Reine des Cieux et Mère de Dieu. Priez, priez! Priez beaucoup, priez toujours!» La nouvelle s'est répandue

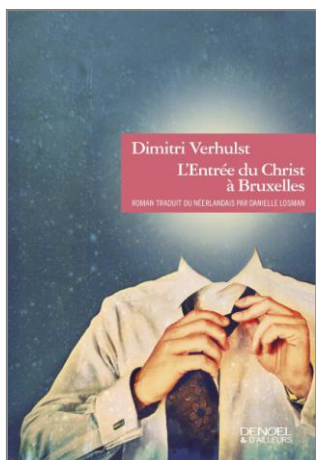
comme la syphilis, et peu après des bus se rendaient au lieu mystique au départ de Bruxelles, Charleroi, Givet, Dinant, Namur et Saint-Hubert. Dans toutes les Ardennes, les belles Ardennes si chères aux romanciers gothiques, des trains supplémentaires furent affrétés afin que tout un chacun puisse être témoin du miracle. Plusieurs psychiatres mirent en observation les enfants à qui la Mère de Dieu s'était montrée et arrivèrent de façon indépendante à la conclusion qu'aucun des cinq n'était cinglé. Des gosses tout à fait normaux, touchés par l'extase. Le peuple, surgi en masse de tous les coins du pays armé de paniers de pique-nique et de chapelets, réchauffant sa misère à ce renouveau de délire religieux, chantait pour la Madone: «Étends Ta main bénie sur la Belgique.»

Douze jours plus tard et quatre-vingt-cinq kilomètres plus loin, à Banneux, un village qui jusqu'alors n'était connu que pour ses tartes colossales, apparaissait de nouveau la Sainte Vierge, de nouveau à une enfant, une certaine Mariette Beco, une demi-homonyme; elle conduisit la fillette vers la source d'un petit ruisseau avec ces mots mystérieux: «Cette source est réservée à toutes les nations, pour soulager les malades.»

Et Marie a effectivement étendu Sa main bénie au-dessus de la Belgique: cette même année, la plus célèbre de toutes les mères est encore apparue à Herzele, Onkerzele, Etikhove, Olsene, Tubize, Wielsbeke, Wilrijk, Verriers, Berchem et Foy-Notre-Dame, en rien gênée par la

Pilate répondit: ce que j'ai écrit est écrit.

JEAN, 19 (22)



L'Entrée du Christ à Bruxelles (en l'année 2000 et quelques) Dimitri Verhulst

Cette édition électronique du livre
L'Entrée du Christ à Bruxelles (en l'année 2000 et quelques)
de Dimitri Verhulst
a été réalisée le 08 avril 2013
par les Éditions Denoël.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782207113745 - Numéro d'édition : 244157).

Code Sodis : N53073 - ISBN : 9782207113769
Numéro d'édition : 244159.